

HD ateliers henry dougier © 2018
7, rue du Pré-aux-Clercs – 75007 Paris

Secrétariat général : Clémence Commelein
Coordination éditoriale : Karine Nedjari
Réalisation de la maquette : Nord Compo
Image de couverture : « La petite Malienne », Joëlle Bouriel
Conception visuelle de couverture : Fabrice Rondon

Dépôt légal : mars 2018
ISBN : 979-10-312-0373-7
ISSN : 2554-4780

Imprimé et broché en France par l'imprimerie Corlet.

Tous droits réservés. Aucun élément de cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur et du propriétaire, les ateliers henry dougier.

MAKORO

Florence Malmassari

Une vie est faite de nombreux matins

Si tu empiles vingt pommes, tu as à peu près la hauteur de Makoro. Elle a dix ans, ses jambes sont des baguettes, les muscles collent aux os, c'est une petite grenouille. Je défie quiconque de rattraper Makoro quand elle se met à courir. Ses cheveux, ce sont des milliards de frisures de laine, on passe les doigts dedans, c'est doux et ça pétille, au-dessous, on sent la tête bien faite, bien ferme. À partir du sommet du crâne, il y a des perles de couleur. Tu ne t'imagines pas à quel point c'est important les perles. Il ne faut pas dire qu'on perd du temps à les mettre, ces heures qu'on passe à bien faire les coiffures, ce sont des heures d'amour, de fierté et d'amour. Et pour ceux qui regardent, quel spectacle, quelle fête. 7

Makoro vient de Kissibougou, un village en brousse. Ce matin quand le bus est passé, on l'a mise à l'arrière, le chauffeur a démarré et les roues ont vrombi dans la terre rouge. Il n'y a pas eu de larmes. Les larmes c'est pour dire qu'on est triste, Makoro, elle est partie sans peine. À Bamako, Ada est là, radieuse. La petite, c'est comme sa fille. Une enfant confiée par une sœur, une femme dont les bras décharnés ont perdu leur force, cette enfant vient de Dieu et il faut la chérir. Makoro n'a jamais vu Ada, elle la reconnaît à l'attente sur le visage. Ada est grande, sa coiffe, si haute qu'elle touche le ciel, son boubou tout autour donne de l'éclat à l'air. « Bonjour Tantie ! » Makoro, avec réserve, incline la nuque, Ada charge les baluchons sur sa tête. Il est midi, le trajet sur la route

caillouteuse a duré plusieurs heures, elles laissent derrière elles la gare et son vacarme pour chercher l'ombre des ruelles.

Chez Ada, au premier étage de la cour, tu as deux pièces. Dans la chambre, une moustiquaire toise un lit double. C'est là que Boubacar et Ada couchent, la nuit, et le jour aussi, quand la chaleur est forte. Alors les corps humblement se retirent, et ils s'étendent jusqu'à ce que le soir vienne, tâtant le pouls des heures. Hamed, c'est le dernier, il a quatre mois, il faut le voir gigoter sans fatigue, ses cuisses et pieds en l'air. Il reste dans la chambre, à l'abri des moustiques. Une seule piqûre pourrait le faire partir – dans la concession, ils ont été
 8 deux cette année à succomber à des accès de fièvre. Trop faibles, trop fragiles, ils ont quitté sans lutte. Il a fallu accepter, dire non à la colère. Dieu donne et puis rappelle.

Le petit, il rejoindra ses frères quand il sera plus robuste. Dans le salon on tire pour eux des nattes, leurs membres n'exigent pas d'autre luxe : un oreiller, une literie plus épaisse, à quoi ça sert ? Makoro est avec eux, elle est maintenant leur sœur. C'est doux la nuit d'entendre dans son sommeil le bruit des autres souffles. Ainsi on n'a pas peur, jamais de mauvais rêve.

La vieille Niéba vit là aussi, depuis la fin de l'hivernage. Toute la journée, elle balaie, porte, coupe. Quand ses os ne peuvent plus rien donner, elle les dépose sur le sol ferme. Elle s'endort là, fourbue, et tu l'entends qui ronfle au milieu des gosses. Dans la bouche, elle n'a plus qu'une dent longue, Niéba la montre, c'est un tronc d'arbre, un glaive. Et si elle rit, forcément elle t'embarque, toi-même tu ris avec.

Touré

Monsieur Touré a le torse saisi dans une chemise blanche, propreté parfaite. Ses pieds arborent des chaussures de cuir noir. Il professe tout un grenier de sciences, géographie, grammaire, histoire, mathématiques. Précision : il ne confond jamais le futur et le conditionnel, il récite faune, flore, superficies, dates, comme coulées de miel. Ils sont une cinquantaine, uniforme bleu marine, mollets sans poils, répétant, un seul chant pour cent cordes vocales, les sentences de Touré. « Auxiliaire être. Le participe passé s'accorde avec le sujet en genre et en nombre. » Depuis quinze ans, Touré opère au même scolar. Son père cultivait la terre, ce qu'il le voyait faire aux champs, il a voulu le faire aux âmes. Touré sème, la réflexion germe, il n'y a pas de terreau stérile, aucun enfant n'est sorti de sa classe sans former ses lettres. Le métier est ardu, il arrive à Touré des lutins de toutes langues, qui parcourent en prose française. Non, Touré n'a pas la fonction simple. Il y a ceux qui partent, reviennent, abandonnent. C'est les parents aussi qu'il faut convaincre : à quoi bon les doctriner toubab ? Mon fils apprend solide avec son père.

Makoro siège au premier rang. Les arrivants, Touré les garde à l'œil. S'ils obtiennent plus de seize à leur premier devoir, ils ont le droit de se choisir une place. Makoro n'écoute pas ce que dit Touré, depuis une heure qu'elle est dans sa classe, elle regarde ses chaussures et ses chaussettes en laine. Est-ce qu'il n'a pas trop chaud aux orteils avec cette fourrure ?

Au village, l'instituteur de Makoro était en sandalettes. Parfois il avait des chemises, à carreaux, à rayures, souvent elles étaient sales. La plupart du temps il était comme tout le monde, il portait jusqu'aux chevilles de grandes tuniques en toile. Mais dans la ville, il y a de tout, et tu trouves même des hommes en costume sombre, comme dans les films de gangsters.

— Messieurs et mesdemoiselles ! (Messieurs et mesdemoiselles ! Pas de doute, Touré est un grand homme ! Ici, à Bamako, les gens, ils en connaissent !) Une phrase n'est pas une bouillie de mil, il ne suffit pas de mettre tout ensemble et de coller-coller les mots ! Le français est une langue pointue, plus pointue qu'une épine, il y a des accords, des conjugaisons, il y a des subjonctifs. Mais il ne faut pas avoir peur. Est-ce que vous avez eu peur quand votre mère a défait son pagne pour vous poser à terre ? Quand on vous a dit voilà cent francs, sors de la cour, va prendre du sucre à la boutique ? Et la première fois, quand on a cessé de vous frotter le corps, et qu'il a fallu vous-même prendre une éponge ? Nous les enfants d'Adam, nous n'avons pas peur. Nous voulons grandir et devenir des hommes. Quand vous entrez dans la classe de Touré, c'est pour grandir, apprendre c'est grandir. Chez vous, vous parlez le soninké, le bambara, le peul, ce sont vos langues, elles sont riches, vos ancêtres les ont transmises à vos pères, vous les transmettez à vos fils. À l'école, on parle une langue commune, le français. Et il ne faut pas dire que c'est la langue des Blancs, le français. Une langue c'est un champ de fonio, elle appartient à ceux qui la cultivent. Est-ce que vous voulez babiller le français comme les enfants des rues qui n'ont jamais mis leur boubou sur les bancs d'une école ? Ou est-ce que vous voulez lire, écrire, vous exprimer, pour que vos idées vivent et pérégrinent, pour que partout on sache qu'ici on a

du style, et qu'on invente, comme notre Hampâté Bâ, comme Léopold Senghor !

Touré, vraiment, toi et ton fleuve de paroles, vous êtes grands ! Makoro regarde ses pieds, que traverse depuis le pouce une grosse lanière de corde. Est-ce que ce sont les chaussettes en laine qui remplissent la bouche d'expressions élégantes ?

Depuis deux ans elle porte partout cette paire de jette-poussière. Quand on lui a donné, la semelle dépassait ses pieds de trois bons centimètres, et maintenant, ce sont ses pieds qui débordent.

Et si j'avais moi aussi des chaussures qui ferment, avec des lacets mis en boucle, et si avant de mettre mes pieds dans les chaussures je les mettais dans des chaussettes – je les ferais remonter le long de ma jambe, elles iraient jusqu'au genou, je les tirerais pour qu'elles soient bien tendues –, est-ce que, comme Touré, je ferais de belles phrases ? Un jour, je serai riche, je retournerai au village, j'offrirai des chaussettes à toutes les femmes, j'en remplirai des malles entières, on les portera sous nos bazins les soirs de fête.

— Mademoiselle Tounkara ?

— Oui, monsieur !

Touré vouvoie les élèves neufs.

— Mademoiselle Tounkara, votre tête est une pirogue à rêves, on ne mettra rien dedans si vous ne vous concentrez pas !

— Oui, professeur !

Touré, il est doux, Touré, c'est du sirop, un serpent, il le tue pas. Je vais bien me ligoter l'esprit pour apprendre.

En brousse, Makoro, l'école, elle n'aimait pas tellement. Il faut écrire, au poignet ça fait mal. Monsieur Bangara disait qu'on ne voyait pas la différence entre ses *m* et ses *n*. Pour

faire un *m*, il répétait, il faut coller deux ponts. Deux ponts collés, elle pensait, à quoi ça sert ? Un pont, pour traverser, c'est suffisant.

C'est vrai que le plaisir de Bangara, c'était fouetter les fesses. Si le *a* n'était pas bien fermé, deux coups, quatre coups si l'accent ne pointait pas du bon côté du ciel. L'alphabet, c'était un nerf de bœuf, avec vingt-six nœuds qui font monter le sang.

Le conditionnel

— Aujourd'hui, programme d'étude : le conditionnel !

Touré arpente la classe, il lui sort du visage des grosses gouttes de sueur. Pas un seul souffle, la ville est une chaudière.

— Qu'est-ce que le conditionnel ? C'est un mode, comme l'indicatif. Le mode, c'est la façon, la manière d'envisager les actes. Parfois les choses arrivent, elles sont sûres, c'est Dieu qui décide. Parfois c'est l'homme qui désire, qui souhaite, il voit la vie avec ses idéaux, avec ses songes, il envisage par l'esprit, il sort du réel. Alors il dit que si... Si je trouvais un travail, si l'eau ruisselait du ciel, si on me donnait une femme. Tout ça c'est conditionnel, c'est dire que ça ne dépend pas du vouloir des hommes.

13

Nous les fils d'Adam, nous sommes petits, c'est pas nous qui gouvernons le monde. Est-ce que c'est nous qui décidons quand commence l'hivernage et quand finit la saison sèche ? Est-ce que c'est nous qui mettons les oiseaux sur les branches des arbres ? Mais Dieu nous a donné la langue. Alors, qu'est-ce que nous pouvons faire ? Montrer aux phrases qui est le chef. Ne pas mettre le verbe à la place du complément, ou le sujet à la place du verbe, faire un bon usage des temps et des modes. « Si j'avais un ballon, je jouerais au foot. » Je dis que dans cette phrase, il y a deux propositions. La proposition subordonnée, « si j'avais un ballon ». Et la principale, « je jouerais au foot ». Je dis que la subordonnée est introduite par « si », et qu'on y emploie l'imparfait, pas le conditionnel. Le

conditionnel, il faut le mettre dans la principale. Vous devez bien observer comment il se forme.

Magistralement, Touré actionne sa craie sur l'ardoise verte.

Je jou-erais. « Jou », c'est le radical du verbe. Comme le noyau du fruit. Je jou-erais, tu jou-erais, il jou-erait, nous jou-erions... Dans le fruit, le noyau, c'est ce qui résiste, on ne peut pas en faire du jus. Le radical ne se broie pas, c'est la partie irréductible du verbe. « Eras » « erais », « erait », « erions », c'est la terminaison, comme la queue d'un animal. Prenez le margouillat, c'est grâce à sa queue qu'il se déplace. Avec sa queue il se faufile, il entre dans les trous. Si vous ôtez au verbe sa terminaison, comment voulez-vous qu'il se glisse dans vos phrases ?

14

Hé Touré, toi et ta science, vous êtes des flammes !

— Allez, écrivez sur vos cahiers, il faut vous entraîner. Vous croyez qu'on fait de la bicyclette sans pousser les pédales ? Je veux des séries de deux phrases, la subordonnée introduite par si, et la principale.

— Moi Monsieur, moi Monsieur !

— Oui Abdourahmane !

— Si j'avais un vélo, j'allais au marché !

— Hi, Abdourahmane, tu n'as pas bien écouté avec tes oreilles ! J'ai dit de mettre le conditionnel dans la principale ! Mais le verbe aller a sa conjugaison propre, nous l'étudierons plus tard.

— Moi Monsieur, moi Monsieur !

— Oui Mariama !

— Si je jouerais au foot, j'allais être un homme !

— Hi, Mariama ! Toi non plus tu n'as pas bien écouté avec tes oreilles ! Mais vous voulez parler comme des perroquets, là, sans comprendre ce que vous dites ! J'ai dit d'écrire sur vos cahiers. Écrivez d'abord : « Dans la subordonnée

conditionnelle introduite par « si », j'emploie l'imparfait. Dans la proposition principale, j'utilise le conditionnel. »

Des dizaines de doigts se lèvent. Touré sait, les réponses sont hâtives. La patience s'éduque, elle n'est pas naturelle. Les petits veulent cueillir les fruits du savoir sans prendre le temps de l'arrosage.

— J'ai dit de réfléchir et d'écrire vos phrases ! Ne vous précipitez pas, ce qui compte, ce n'est pas d'aller vite.

Les unes après les autres, les mains se baissent. Les visages, un peu déçus, se penchent sur des cahiers chiffonnés, aux pages arrachées. Dessus, on a laissé tomber l'huile d'un beignet, de la crème-à-dents-blanches. Les cahiers servent à tout, emballer le poisson, boucher les fissures, caler un meuble. Ces petits-là ne prennent pas soin du matériel : celui qui ne prend pas soin de ses affaires, comment il peut prendre soin de son apprentissage ?

15

Souvent, les parents pensent que les cahiers, c'est du bling-bling. S'ils ont un peu d'argent, ils le mettent ailleurs. Touré ne leur jette pas le blâme, la vie, pour tout le monde c'est difficile, il en connaît qui souffrent. Lui-même se débrouille comme il peut, avec sa paye de fonctionnaire. Il loue une pièce dans le vieux quartier, pas loin de la grande mosquée et du marché central. Quand le propriétaire fait sa visite, au moins, il sort vingt mille, il n'a pas besoin de remplir un sac d'excuses pour qu'il revienne.

Touré vit dans une chambre simple, pas de salon ni de douche intérieure. Il se lave collectif, dans le local, à l'étage. Ça fait des économies pour partager le reste. Au village, il a ses parents, quatre sœurs, trois frères et leurs épouses, on compte sur lui quand les récoltes sont minces. Touré est un pilier, c'est son honneur, un pilier, il en faut un pour que la famille tienne.

La famille, c'est ce qui construit un homme. Ce que Touré gagne, après, il donne, et Dieu lui offre la paix du cœur.

Bien sûr, de temps en temps, l'État aussi a des problèmes. L'argent vient tard, Touré augmente l'arachide et diminue la viande. Mais, grâce à Dieu, ça dure rarement l'année. Et les voisins comprennent. Aujourd'hui c'est l'un, demain c'est l'autre, il y a toujours une invitation. Laisser un frère le ventre vide, c'est se blesser soi-même.

— Appliquez-vous, je passe voir vos phrases ! N'essayez pas de me mettre du brouillard dans la vue en écrivant des fadaises !

16 Touré inspecte. Les enfants se concentrent, ils n'entendent rien du bruit à l'extérieur. Seul compte le conditionnel. Ils n'ont pas encore bien compris les explications du maître, mais plus que tout, ils veulent le satisfaire. L'imparfait dans la subordonnée, le conditionnel dans la principale, ils ne sont plus sûrs, les yeux cherchent à l'intérieur, qu'est-ce qu'une subordonnée, qu'est-ce qu'une principale, ils fouillent leur tête. Hi ! la grammaire, c'est dur !

Lentement, les crayons s'émancipent, déposent les phrases dans les carreaux, en suivant bien les lignes. Touré se poste derrière. Sans rien dire, il pointe sur le cahier une faute, engageant l'auteur à se corriger seul. De temps en temps, de son index, il tapote doucement le sommet d'un crâne. Alors, l'élève se redresse, ses yeux rutilent, le maître est content de son travail, c'est son plus grand salaire. Il range son crayon, croise les bras sur sa table, attend, victorieux, et toujours humble, que le professeur ait fait le tour complet de tous ses camarades.

— Vous vous êtes donné du mal, si vous n'y êtes pas arrivé la première fois, vous y arriverez la deuxième ! Prenez la houe : est-ce qu'un sillon se creuse en un passage ?

Je vais maintenant vous faire entendre la plus jolie phrase, nous la devons à Mademoiselle Tounkara, que nous avons accueillie ce matin même. Mademoiselle Tounkara, pouvez-vous lire à la classe ce que vous avez écrit ?

— Oui, Monsieur ! J'ai écrit que – hésitante, craintive, Makoro déroule les mots comme si elle découvrait le texte – « si j'a-vais des mé-di-ca-ments, je soi-gne-rai ma mère ».

— Que Dieu l'aide à guérir ! Merci mademoiselle. Demain, vous choisirez votre place.